

Un Noël chez la grand-mère¹

Notre famille était alors à l'ancienne, c'est-à-dire pleine d'oncles et de tantes, des représentants de la précédente génération, dont notre grand-père et notre grand-mère, et forcément dotée désormais d'une foule de cousins et cousines, 16 du côté de notre père, et 27 du côté de notre mère. Faites le compte, en tout, si l'on s'inclut soi-même dans cette tribu, 43 cousins et cousines. Et si l'on rajoute à tous un conjoint ou une conjointe, on arrive à près de 90 individus de cette génération. On les connaît certes tous, mais on ne les fréquente plus guère. La vie fait son œuvre. Et puis aussi la famille s'est toujours vue divisée en deux.

Du côté de ma grand-mère paternelle on se devait de faire nous aussi une fête de Noël. Nul autre rendez-vous possible pour celle-ci que chez la grand-mère ou chez le grand-père, le choix pour désigner leur maison n'ayant jamais été vraiment déterminé. C'était une ferme au haut du village, séparée de la première à vent de ce qui fut l'ancien voisinage de ce nom incendié en 1900, par un petit jardin, un petit pré, un chemin d'accès à l'arrière des deux bâtisses, et un autre petit pré pour cette première maison que l'on appelait chez Will, bâtiment qui garde encore aujourd'hui sa couleur que l'on a connue de tous temps.

A l'arrière la remise, et puis tout aussitôt la Sagne, une vaste étendue toute plate, puis en face les côtes parmi les plus abruptes de ce territoire villageois, que l'on nommait Grands Billards, ou, de manière plus locale, les Brulées.

La partie habitable de cette maison était modeste. Elle se déclinait sur deux niveaux, sans compter deux chambres au galetas qui servaient aux domestiques ou aux faucheurs. Pour le bas, directement sur les caves, un salon, une cuisine, la chambre de séjour et la chambre à coucher de mes grands-parents, tout cela en enfilade. La cuisine constituait en quelque sorte le centre auquel on accédait par la porte donnant sur le corridor. Quand l'on venait trouver notre grand-mère, on poussait celle-ci sans se donner même la peine de frapper. C'était à la bonne franquette. L'on était ici comme chez nous, et l'on s'y retrouvait tous, nous autres les cousins, pour passer ensemble les vacances, ou tout au moins une partie de celles-ci.

C'était un appartement plein de portes, toutes s'ouvrant sur un corridor d'un brun caceux, avec des catelles à l'ancienne, toujours glacées, au bout duquel était la porte entrée, avec juste avant une porte métallique vous permettant de gagner la grange ou fourragère où s'affairaient d'ordinaire notre oncle et notre grand-père.

Les quelques Noëls que nous pûmes vivre ici, pas très nombreux en somme, se passaient dans la chambre de séjour, la chambre où l'on reste, comme l'on disait en ce temps-là. Cette chambre était simplement chauffée par une pipe, terme qui désigne ces fourneau cylindriques que l'on alimente par une petite porte dans le haut. Vite chauds certes, mais vite froids aussi. Il faut y mettre du bois en

¹ Vers 1957.

permanence pour avoir un peu de confort, le faible poids de ce type de fourneau ne gardant que peu de chaleur dès que le feu s'est éteint.

C'est donc cette pièce que l'on choisissait pour y placer le sapin. Il avait fallu auparavant débarrasser la table qui occupait le centre et qui n'aurait pas permis d'accueillir autant d'individus, plus de vingt personnes comptant les aïeux, les oncles et tantes, et nous autres de la génération suivante. Cela semblerait impossible d'avoir logé autant de monde dans une chambre aussi exigüe, et pourtant cela fut réellement.

La pièce était surchauffée en un rien de temps, si bien que rapidement il fallait ouvrir la porte donnant sur le corridor, voire aussi celle de la cuisine. Crévindiou, quelle fournée, et quelle famille, en sa solidité maximale, en son temps vrai, me permettrai-je de dire.

On chantait. Certains, un cousin et deux cousines de la même famille, un peu plus dégnioulés sur le plan musical que nous autres qui n'étions que des incultes sur ce plan-là, non pas fier de l'être, plutôt gênés d'avoir si peu de dons, jouaient du violon ou chantait. L'une de ces deux cousines, la plus jeune, récitait une poésie. On applaudissait. Quant à nous autres cousins, souvent ensemble, formant une sorte de bloc, personne n'aurait pu nous tirer un mot, encore moins une chanson.

- Allons, dites une poésie.

Ils auraient été tentés de dire :

- Sans poésie pas de cadeau !

Ceux-ci étaient sous le sapin dont les bougies continuaient à brûler en silence, tranquilles, bien emballés dans leurs papiers de couleur. Tout ce monde. Mais mon Dieu, on étouffe là-dedans, on crève. Toute cette promiscuité. Il y a urgence pour certains de prendre l'air. On chante encore, ces fameux chants de Noël si rattachés au village d'avoir reçu les paroles d'une ancienne ressortissante, Mme Mélanie Mellet-Rochat. Voici Noël, Joyeux Noël. On rajoute encore Dans la forêt près des grands monts. Ils sont véritablement formidables, ces chants, heureux et nostalgiques, sans aucun doute les plus beaux du monde. Et puis voilà, chaud, toujours chaud, qu'importe, il s'agissait de distribuer les cadeaux. Pour ceux-ci la grand-mère pour une fois avait largement ouvert son porte-monnaie. On était d'ailleurs allé avec elle choisir la veille ou l'avant-veille, au magasin Gonzet du Sentier ce qui nous ferait plaisir, car il semblait plus justifiable que chacun reçoive des jeux ou des livres selon ses goûts, et non au hasard, et avec la probabilité que cela ne donne pas satisfaction. On avait déballé ces cadeaux. Il y avait des jeux certes, mais aussi des livres, des Pocomoto², des Martin le Malin³. Et l'on s'en doute, aussi du chocolat, une orange, tout ce qui est traditionnel.

² De Rex Dixon, collection Nelson, années cinquante. Un jeune garçon longtemps chaperonné par deux vieux pionniers, fait son apprentissage de la vie en ville, chez un pasteur.

³ Série de bande dessinée très connue dans les années cinquante et très malmenée par la critique qui ne comprenait rien du tout à ce genre de publication. Collection à faire !

Mais déjà certains étaient sortis pour ne plus revenir. Mon père qui pensait à se rentrer pour se changer en vue du coulage du soir, le grand-père et l'oncle qui s'en étaient allés traire à l'écurie située juste de l'autre côté du mur du corridor. La porte métallique qui a son bruit, avait vibré sur ses gonds. Au mur du corridor on voyait toute une série de crochets où tous les convives avaient suspendu leur vestes, pour nous aussi nos gants, nos wind jacks et nos bonnets. Par dessous le tout on voyait la grande capote militaire de l'oncle. Au fond la porte vitrée par laquelle on était rentré dans la maison. Odeur de ferme, restant de foin et de paille. Rejoint la chambre si tu es simplement venu sur le perron prendre l'air. Des papiers sont maintenant par terre, sur le lino du plancher Ils ont déjà vécu. Chacun est content, en somme.

Voici donc une famille dans sa plénitude, c'est certain. Mais aussi dans cette interrogation majeure quant à la suite des événements pour les prochaines années. C'est que c'est si petit, cette chambre, c'est qu'il y fait tellement chaud, quand l'on est tous là, et que les enfants grandissent, et puis ceci, et puis cela. Pourra-t-on poursuivre ces jolis Noël de chez la grand-mère ? Pas certain du tout. En fait, et c'est bien triste à dire, ce fut-là le dernier. Et puis surtout, il y avait ces embougnés incapables de chanter ou de réciter le moindre petit bout de poésie. On plaisante.

Il était temps pour moi, après que mes deux grands frères soient déjà parti, de rentrer à mon tour à notre domicile, là-bas, au Crêt du Puits, maison située juste après l'école, à cent mètres plus loin que l'église dans laquelle nous étions allés hier au soir pour la fête de Noël. Où c'est alors que nous avons pensé qu'ici vraiment, nous étions au cœur du monde. Et que des cœurs du monde, il n'y en aurait qu'un, le nôtre, notre village bien aimé avec son église où les Noël sont si beaux !